

## II.

Tandis que lord Beresford écrivait à sa sœur, lady Stewart, la lettre que nous nous de lire, un splendide équipage, sur les panneaux duquel brillaient de riches moiries, surmontées d'une couronne de comte, s'arrêtait devant une maison de la e Caumartin, et le comte Barakin se faisait annoncer chez mademoiselle Valori.

La jolie musicienne était seule dans un petit boudoir, dont tout l'ornement ne consistait qu'en quelques meubles artistement ouvragés, en plusieurs aquarelles et de précieux dessins, remarquables par leur talent d'exécution et la signature de leurs auteurs.

Le nom du comte résonna douloureusement à l'oreille de mademoiselle Valori, et le eut besoin de tout l'empire qu'une femme du monde sait exercer sur ses émotions pour dominer celle que lui faisait éprouver cette visite inattendue.

Le comte Barakin était un homme de trente-cinq ans, dont le teint blanc, les yeux blonds, les formes élégantes, rappelaient assez bien ces jeunes officiers russes qui, en 1814, eurent tant de succès dans tous les genres.

Possesseur d'une grande fortune, doué d'une éducation remarquable, il avait jusqu'alors obtenu dans le monde des succès malheureusement trop faciles. De bonne nature, son caractère avait été gâté par l'adulation ; voyant la société de trop près, il était pris à la mépriser, à concevoir les plus étranges idées de la morale. À ses yeux, le respect humain était une servitude qu'acceptaient les esprits faibles et les âmes timorées ; l'intérêt seul guidait les hommes, et la vertu n'était qu'un masque malle dont le vice jugeait parfois utile de se recouvrir.

En un mot, c'était une de ces natures sceptiques qui, grâce au ciel, n'appartiennent propre à aucun pays, qui sont rares chez toutes les nations, en Russie, en France, comme partout.

En revoyant à Paris mademoiselle Valori, qu'il avait connue naguère dans une condition bien différente de celle qu'elle occupait aujourd'hui, il n'avait pu se soustraire à l'ascendant de sa beauté et s'était rangé au nombre de ses adorateurs. Mais la manière dont mademoiselle Valori avait repoussé ses hommages, et enfin les plaisanteries de ses amis avaient intéressé sa vanité ; en jouant avec cette passion, il avait fini par la ressentir, et s'était aperçu un beau jour, avec le plus grand étonnement, qu'il était érieusement épris.

Le comte Barakin ne pouvait nourrir l'espoir d'éblouir mademoiselle Valori par la perspective d'une riche alliance ; d'une autre part, il s'était convaincu sans peine du pouvoir que lord Beresford exerçait sur le cœur de la jeune musicienne : toutes les chances eussent donc été contre lui, si le hasard ne l'eût rendu maître d'un secret, sur l'efficacité duquel il comptait.

Il entra dans le boudoir d'un air dégagé, avec cette aisance et ce sans façon qui ne sont permis qu'envers une femme dont la position autorise une sorte d'intimité.

(A Continuer.)